NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

79 Nº 2 1957

Pénitence et conversion dans l'Évangile et la vie chrétienne

Eugène ROCHE (s.j.)

p. 113 - 134

https://www.nrt.be/fr/articles/penitence-et-conversion-dans-l-evangile-et-la-vie-chretienne-2307

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Pénitence et Conversion dans l'Evangile et la vie chrétienne

« Faites pénitence », « Convertissez-vous » [1]. Telle est la parole qu'avant toute autre Jésus a adressée aux Juifs et, par eux, aux Hommes. Elle avait déjà retenti à travers les invectives des Prophètes et la prédication du Baptiste. Le Christ, inaugurant son enseignement, la prononce à son tour avec une exigence et une autorité que personne jusque-là n'avait pu lui conférer.

Invitation pressante au repentir, mais surtout appel à la confiance et espérance de salut, ce cri traverse l'histoire de la Rédemption. Cri dont l'écho, s'il se répercute encore de nos jours, arrive atténué, semble-t-il, du moins dans sa vigueur et dans son accent traditionnels. C'est la première constatation du chrétien en face de cet élément primordial du message évangélique.

*
* *

Les formes accoutumées de la pénitence en effet tendent à disparaître et se rangent parmi les souvenirs de jadis [2]. Le jeûne, qui en

1. Nous employons le mot « pénitence », puisque c'est le mot consacré par l'usage, chez nous, catholiques. Les protestants traduisent par « repentance ». Aucun de ces mots ne rend « metanoïa ». Nous expliquerons, au cours de ces pages, le sens évangélique du mot « metanoïa » et l'attitude qu'il suppose.

2. Cette diminution de l'importance de la pénitence — il faut cependant l'ajouter — tient peut-être aussi à ce que les pratiques auxquelles s'attachait la vertu ont à peu près disparu. Et nous ne sommes pas encore habitués à donner ce nom de pénitence aux nouvelles formes sous lesquelles elle se présente et aux nouvelles attitudes qu'elle comporte. Ne faudrait-il pas rapprocher de la pénitence les réflexions de Jean Guitton sur la souffrance physique, qui tend à se faire moins fréquente : « L'homme moderne... comprend moins la souffrance ». La pénitence se marquait par certaines souffrances qu'on s'imposait (cfr saint Ignace de Loyola, *Exercices Spirituels*, 1re Semaine, 10e addition). Mais

constituait la manifestation la plus sensible, est tellement réduit qu'il devient difficile d'y manquer canoniquement [3]. La suppression de réjouissances durant le Carême[4] ne gêne guère la plupart des chrétiens, tant ce point de discipline semble passé sous silence. Les effets physiques, éthiques et religieux de l'abstinence échappent à la plupart des fidèles, et sans doute aussi au clergé [5].

Certains ordres religieux que la pénitence marque de sa dure empreinte prennent facilement figure anachronique. De l'extérieur, leurs pratiques pénitentielles paraîtront des entraves, empêchant de marcher à la cadence de l'époque [6].

La pénitence est étrangère aux préoccupations actuelles. Le mot même est absent du vocabulaire courant [7]. La prédication glisse rapidement sur ce thème. Il n'est guère abordé dans la chaire [8] ni dans les revues [9]. Il excite peu l'intérêt des chercheurs. La vie chrétienne actuelle y est peu sensibilisée.

---

il admet davantage le travail qui est une douleur active et proportionnée. Il est vrai que le travail est plus dur que jadis... alors que la souffrance est moins insupportable, étant plus anesthésiée » (J. Guitton, *Dialogues avec Monsieur Pouget*, Paris, 1954, pp. 178-179).

3. La nouvelle législation sur le jeûne autorise une telle variété d'aliments que, même pris en petite quantité, ils n'imposent pas de restriction appréciable sur les jours ordinaires.

4. Le rythme même de la vie actuelle rend difficile l'absence de réjouissances durant le Carême. L'année civile rassemble la plupart de ses activités entre la seconde quinzaine de novembre et la fête de Pâques. Le Carême, qui occupe un mois et demi de cette période, sera employé à toutes sortes de manifestations professionnelles, culturelles, artistiques et, aussi, joyeuses.

5. Comparons avec les éloges multiples que les Pères de l'Eglise, les moines et bien d'autres décernent au jeûne et à tous ses avantages, — avantages qui sont toujours exaltés dans la liturgie de la Messe : préface du Carême, oraisons des temps de pénitence, et dans le bréviaire, spécialement dans les leçons du second nocturne. Ce qui fait écrire au P. Louis Bouyer : « Nos ascètes rejoignent les vues de la psychanalyse sur l'indissoluble connexion de toute la vie des sens et sur la recherche, au moins obscure et inchoative, d'un plaisir érotique dans tous les plaisirs » (*La vie de Saint Antoine*, éd. Fontenelle, 1950, Le Coenobium, p. 65).

6. Que sont devenues les confréries de Pénitents, avec leurs cagoules noires, blanches, grises, dont faisaient partie les notoriétés catholiques et qu'on retrouvait encore, à la fin du premier quart de ce siècle, dans le midi de la France?

7. Dans un site touristique, le confessionnal de l'église portait : « Un confesseur est à la disposition des pénitents, de ..... heure à ..... heure ». Une main vengeresse avait biffé le mot « Pénitents » et l'avait remplacé par celui de « Fidèles ». Un papier avait été laissé dans les grilles du confessionnal, indiquant la raison de cette substitution : « Pénitent : ce vilain mot qui écarte de l'Eglise ».

8. Un membre de l'Action Catholique Rurale, entendant parler de ce sujet, déclarait : « Pourquoi faire pénitence? Au contraire, je mange solidement pour exécuter mon travail ». Réflexion typique. Ce chrétien réduisait la pénitence au jeûne, en dépit de ce qu'on lui expliquait, et n'y voyait qu'une gêne à ses travaux. Le sens de la pénitence était loin de ses préoccupations.

9. Les revues de formation chrétienne et d'Action catholique pour jeunes et adultes en traitent fort peu, au moins directement. Nous ne voulons nullement dire pour autant que les directeurs et rédacteurs oublient d'intégrer la pénitence

La conception optimiste de l'homme, qui est celle de la plupart de nos contemporains intègre difficilement la pénitence : « Pour trop de chrétiens modernes, écrit le P. Bouyer, la reconquête du monde par Dieu, la prise de possession de l'homme par le Christ, ne sont plus que des images privées de sens. On croit bien toujours, et certes parfois avec un optimisme déconcertant, que l'Incarnation doit pénétrer le monde entier de la présence divine ; mais on oublie ou on méconnaît le mode selon lequel l'Ecriture et la Tradition nous présentent ce processus. On n'y voit qu'une espèce d'infusion de la grâce à travers une terre simplement avide de la recevoir par tous ses pores et de s'en imprégner à fond [10]. »

La pénitence s'estompe-t-elle à nos horizons spirituels ?

I. L'ENSEIGNEMENT ÉVANGÉLIQUE

1. *Pénitence et Conversion dans le Nouveau Testament*

Or, dans l'Evangile, la pénitence est la première des recommandations. Elle se dresse en tête du livre. Elle accompagnera Jésus au long de sa vie publique et jusque sur la Croix. Elle constitue l'attitude sans laquelle on ne peut accueillir, comprendre et vivre le message du Seigneur.

Chargé d'annoncer aux Juifs la venue imminente de l'Envoyé de Dieu et de lui frayer les voies, c'est-à-dire d'éveiller chez ses auditeurs les dispositions qui leur permettront d'accueillir le Christ, Jean le Précurseur condense son enseignement dans la nécessité de la pénitence. « *Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche* » (*Mt.*, III, 2). « Jean parut, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés » (*Mc*, I, 4). Jean « vint dans la région du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés » (*Lc*, III, 3). Telle est l'introduction directe, ou plutôt la première présentation de l'enseignement évangélique.

Sans doute la Vérité n'a pas encore éclaté dans toute sa lumière. Les hommes la « cherchent comme à tâtons » (*Act.*, XVII, 27). Mais Jean introduit déjà les Juifs dans l'Evangile. Sa mission et sa doctrine ne constituent pas simplement un narthex qui amorce la nef centrale, tout en lui restant extérieur. Elles font partie intégrante de la Bonne Nouvelle.

Sa fonction le situe à ce point unique de jonction où les Deux Testaments se rencontrent, où deux mondes, par leurs extrémités,

---

dans leur enseignement. Nous indiquons seulement que ce sujet est rarement traité « ex professo ».

10. *Le Baptême et le mystère de Pâques*, dans la *Maison-Dieu*, 2, p. 32.

entrent en contact [11] et se heurtent. L'un s'éteint et voit sa mission remplie. L'autre jaillit dans l'éclat du Verbe fait chair. Homme de l'Ancien Testament par la lignée prophétique qu'il continue, homme du Nouveau devant l'imminence du royaume et la proximité dramatique du salut, il doit accomplir le dernier effort avant la révolution religieuse que le Christ va réaliser.

Pour autant les exhortations du Baptiste ne sont pas simple prédication de circonstances, ces circonstances fussent-elles uniques, et dominant de leur grandeur l'histoire du monde. Jean n'est pas le premier à prêcher la pénitence. Les Prophètes avant lui, — oracle de Yahweh — l'avaient fait sonner aux oreilles d'Israël. Le Christ, après lui, reprendra la pénitence dans les mêmes termes. Il y a identité entre les premières paroles de Jésus et celles du Baptiste : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche » (*Mt.*, IV, 17), proclame Jésus avant même le discours sur la montagne. Les premiers mots du Maître, rapportés par saint Marc, sont : « Le temps est accompli ; et le royaume des cieux est proche. Faites pénitence, et croyez à la Bonne Nouvelle » (*Mc*, I, 15). Chronologiquement, la pénitence est la plus ancienne prédication de Jésus.

Ne faut-il voir dans la concordance entre l'enseignement primitif de Jésus et celui du Baptiste, qu'une transition, une reprise par Jésus des formules de Jean, pour ne pas dérouter les Juifs que le Précurseur avait préparés au royaume? Est-ce seulement un point de départ qui sera vite abandonné au profit d'un enseignement de plus haute valeur? Nullement. La pénitence sera placée dans un contexte plus ample. Ses applications seront multipliées. Elle ne sera jamais passée sous silence. Loin de la délaisser pour pénétrer en des domaines plus élevés, Jésus la supposera toujours, et la donnera comme condition inéluctable de salut. Pour l'affirmer, Il emploiera la même forme abrupte du Baptiste et des Prophètes : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous » (*Luc*, XIII, 3, 5).

Condition essentielle du salut, la pénitence n'est pas réservée aux hommes particulièrement alourdis de péchés graves. Dans la prédication de Jésus comme dans celle du Baptiste, elle s'impose à tous.

*
* *

La part de la « pénitence » dans l'Evangile est si profonde et si large qu'elle en vient à recouvrir tout l'enseignement du Maître. Elle le résume, et souvent le salut, l'entrée dans le royaume, la vie

11. *C'est « des jours de Jean-Baptiste » que Jésus datera l'économie nouvelle.* La transformation qu'Il opère a commencé à ce moment (*Mt.*, II, 12; *Luc*, XVI, 16).

chrétienne seront exprimés par la « pénitence ». « Si les miracles accomplis chez vous, dit Jésus à la foule, l'avaient été à Tyr et à Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence [12] ». « Les hommes de Ninive ressusciteront, lors du jugement, avec cette génération et ils la condamneront, car ils firent pénitence » (*Mt.*, XII, 41 ; cfr *Luc*, XVI, 30). Après la Résurrection, c'est encore sous l'angle de la « pénitence » que sera annoncé l'Evangile : « La pénitence devra être prêchée à toutes les nations, à commencer par Jérusalem » (*Luc*, XXIV, 47).

Les premiers chrétiens l'ont si bien retenu qu'ils accueilleront comme un événement pénitentiel l'entrée dans l'Eglise du centurion Corneille, le premier païen devenu chrétien. Leur émoi apaisé après un événement aussi bouleversant et Pierre ayant fourni toutes les explications, ils se calmeront et glorifieront Dieu, en disant : « Dieu a donc accordé aussi aux Gentils la pénitence, afin qu'ils aient la vie » (*Act.*, XI, 18).

Quelques années après, Paul prisonnier à Césarée expliquera au roi Agrippa et à sa sœur Bérénice, venus saluer le nouveau gouverneur romain, Festus, dans sa résidence, que les Juifs l'ont fait incarcérer et demandent contre lui une condamnation. Le motif : « J'ai prêché la pénitence et le retour à Dieu » (*Act.*, XXVI, 20 ; cfr II, 38 ; XVII, 30).

Aux fidèles de l'église de Corinthe, Paul déclarera se réjouir de la tristesse que leur a infligée l'une de ses précédentes lettres, non pas à cause de cette tristesse qu'il a d'abord regrettée, mais parce qu'elle les a amenés à la « pénitence » (*II Cor.*, VII, 9).

Ce ne sera pas seulement aux Juifs, habitués de longue date aux prédications pénitentielles, que Paul présentera l'Evangile sous l'angle de la pénitence. Il en agira de même avec les Grecs, diamétralement opposés, sur ce point en particulier, aux catégories spirituelles du monde juif. Aux Athéniens, sur l'Acropole, Paul, au nom de Dieu, enjoint d'avoir à « faire pénitence » (*Act.*, XVII, 30). Ainsi ils entreront, eux aussi, dans le royaume. A tout homme finalement Paul présente l'Evangile sous la forme de la « pénitence » : « Pour échapper au Jugement de Dieu, ô homme, qui que tu sois,... la bonté de Dieu t'invite à la pénitence » (*Rom.*, II, 1, 4). C'est la « pénitence » qui constitue le salut pour le genre humain tout entier.

Quant à la 2de Epître de Pierre : « Si le Seigneur n'est pas encore venu », annonce-t-elle, — allusion au deuxième avènement — c'est qu'« Il use de patience envers nous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la pénitence » (*II Pet.*, III, 9).

Au livre des Actes, sous la plume de Pierre ou sur les lèvres de Paul, comme chez ceux qui continuent leur tradition, la pénitence

12. *Mt.*, XI, 21. C'est-à-dire auraient accompli la démarche qui sauve.

occupe une place centrale : elle est la condition essentielle pour entrer dans le royaume, elle s'impose à tous. Comme au temps de Jésus elle continue de recouvrir toute l'économie de l'Evangile.

2. *L'enseignement du N.T. commenté par la vie de l'Eglise*

Un commentaire vivant de l'importance primordiale de la « pénitence » nous est donné par la pratique de l'Eglise.

Aucun rappel n'est mentionné aussi fréquemment dans la piété chrétienne que celui de notre condition de pécheurs, et par conséquent de la nécessité où nous sommes de « faire pénitence ». On peut dire qu'un des grands soucis de l'Eglise est de nous remettre constamment sous les yeux l'effort pénitentiel.

Les temps de « pénitence » sont, dans la liturgie, d'une fréquence et d'une longueur qui donnent à réfléchir. L'Avent, le Carême qui commence en fait, à cause de la suppression de l'Alleluia et de l'usage des ornements violets, à la Septuagésime, les Quatre-Temps, les vigiles prennent à peu près quatre mois, c'est-à-dire le tiers de l'année. La proportion est appréciable [13].

Et tant s'en faut que l'Eglise borne à ces périodes, axées sur la rémission des péchés, la nécessité de la purification, la préparation à une fête, l'obligation de la pénitence.

La prière chrétienne, la prière liturgique spécialement, revient sans cesse sur ce leit-motiv. Même aux moments les plus sublimes, comme la Messe, l'Eglise ne cesse de le faire sonner à nos oreilles [14].

Les chrétiens que l'Eglise appelle avec prédilection « consacrés » à Dieu, — prêtres et religieux — portent sur eux ostensiblement le signe indubitable de la pénitence. Elle éclate dans tous les renoncements délibérés et officiels qu'ils s'imposent, et jusque dans leur costume. Quelles que soient la couleur ou la coupe de leur robe, la pénitence est leur uniforme à tous. Les modalités de la pénitence sont diverses, mais celle-ci domine et imprègne toute la « vie religieuse ». Depuis les Pères du désert jusqu'aux Congrégations modernes, en passant par les Cisterciens, les Clarisses, les Mendiants, les Enseignants ou les Missionnaires, la pénitence fixe sur tous son empreinte.

Quant aux spiritualités, nombreuses sont celles qui, sous des for-

---

13. Aux temps les plus triomphants de l'Année liturgique, Pâques par exemple, l'Eglise n'a garde d'oublier la pénitence. Comme durant le reste de l'année, c'est par la confession des péchés que commence la Messe, et que se termine, à Complies, l'office quotidien.

14. Un exercice salutaire et facile consisterait à relire l'ordinaire de la Messe, et à voir combien de fois y revient le rappel de notre condition de pécheurs. Le propre de la messe accroît encore le nombre des rappels. Cfr E. Roche, *Notre condition de pécheurs,* dans *N.R.Th.,* 1950, p. 693, note 7.

mes diverses, placent la pénitence au centre de leur optique. Qu'il s'agisse par le jeûne d'affaiblir ses passions pour que l'âme se sanctifie [15], ou qu'on recherche la « réparation » des outrages faits à Dieu, comme ce fut souvent le cas depuis le XVIIIe siècle, la pénitence s'affirme.

Ce n'est pas seulement dans les spiritualités directement ordonnées aux formes diverses de la pénitence que celle-ci se retrouve. Nous la voyons surgir, au milieu des spiritualités centrées sur l'union intime avec Dieu. Saint Jean de la Croix a fait la théorie de l'union divine transformante, forme dernière de l'achèvement de la vie chrétienne. Mais rarement les conditions pour y accéder ont été signalées plus rigoureuses que dans les nuits, « nuit des sens et nuit de l'esprit ».

Par tout l'ensemble de son comportement, l'Eglise donne à la pénitence une place de choix.

II. L'ATTITUDE ÉVANGÉLIQUE DE PÉNITENCE : LA CONVERSION

Cette pénitence, si fortement prêchée dans l'Evangile, si instamment rappelée dans l'Eglise, en quoi consiste-t-elle ?

1. *La « Metanoïa »*

L'expression hébraïque, rendue par le grec « metanoïa » [16] et que nous traduisons par « pénitence » [17], exprime le changement inté-

15. « Dans la mesure où le corps est florissant, l'âme se débilite, et dans la mesure où le corps se débilite, l'âme est florissante ». *Apophtegme 4* de l'Abbé Daniel (*P.G.*, t. LXV, col. 156 B).

16. Voir art. : « metanoeô », « metanoïa », dans G. Kittel, *Theologisches Wörterbuch zum N.T.*, IV, p. 994 et sv.

« La meilleure traduction des verbes hébreux et grecs semble être non pas : Faites pénitence, repentez-vous, qui n'expriment formellement que le regret, mais : convertissez-vous, qui exprime en même temps le changement de conduite, consécutif au repentir ». D. Buzy, *Evangile selon saint Matthieu*, dans *La Sainte Bible* de L. Pirot, t. IX, Paris, 1935, p. 26.

« La μετανοια, qu'on traduit « repentir », implique un changement, un retournement de l'esprit, que rendrait le mot français « conversion », si l'on pouvait lui rendre son sens de jadis » (*La Sainte Bible*, éd. du Cerf, 1956, p. 1292, note e). Nous préférons, quant à nous, garder le mot « conversion » que nous expliquons.

« Metanoïa » signifie littéralement : penser après, changer d'avis; d'où « regret, repentir, conversion ». Metanoein c'est changer de mentalité. Cfr J. Guitton, *Dialogues avec M. Pouget*, Coll. « Eglise et Temps présent », Grasset, Paris, 1954.

La « metanoïa »... est... un « renouvellement de l'intellect » qui permet l'intilligence, un renouvellement de ce que l'A.T. appelait le « cœur », c'est-à-dire le lieu des options essentielles, par lesquelles on agit et on connaît. C. Tresmontant, *Essai sur la pensée hébraïque*, 1953, p. 140, note 1.

17. Et les protestants par « repentance ».

rieur. Elle suppose à la fois la constatation d'une erreur dans sa conduite, d'une mauvaise route suivie précédemment, le regret de cette faute et le retournement, la conversion de tout son être dans la voie juste, celle voulue par Dieu.

Le mot grec « metanoïa » ne doit pas donner le change sur le sens exact de l'expression hébraïque. Formé de « nous », qui signifie intelligence, le mot « metanoïa » nous inciterait à réduire à l'intelligence la transformation qu'il suggère. Or ce serait une erreur. Dans la pensée hébraïque, intelligence et vie ne sont pas séparées, pas plus du reste qu'intelligence et action [18]. La « métanoïa » s'adresse non seulement à l'intelligence, mais à l'homme tout entier. Le changement que suppose la « metanoïa » est de l'ordre vital. C'est la transformation de l'homme dans son tréfonds qu'il suppose et exige. Le mot français qui exprimerait le mieux cette démarche profonde serait celui de « conversion ».

« Conversion » [19] signifie changement en mieux, transformation de l'être intérieur. Une conversion, c'est la rupture avec la vie passée [20], le rejet de ce qu'elle avait de mauvais ou de moins bon, une direction nouvelle, moralement et religieusement supérieure à celle tenue jusqu'à présent.

Tous ces caractères sont requis pour que la conversion soit réelle.

A l'encontre de l'acception qu'ils ont dans le langage ordinaire, les mots de « pénitence », « conversion » expriment une attitude qui n'est pas seulement tournée vers le passé pour le regretter, vers nos péchés pour les expier, mais qui s'oriente résolument vers le Christ. Ce serait restreindre et même fausser le sens évangélique de la conversion que de le réduire à déplorer l'existence passée et à se reprocher ses fautes.

2. *La Conversion et les péchés passés*

Certes la conversion n'ignore pas le passé et ses chutes. C'est aussi

18. « L'intelligence n'est pas séparée de l'action. L'intelligence est une action qui engage tout l'homme, elle procède du cœur de l'homme, elle est l'acte de sa liberté la plus secrète, elle n'est pas isolable des dispositions pratiques de ce cœur qui choisit. L'intelligence dépend du choix profond, originel de l'homme; elle est l'acte essentiel de l'homme, qui le définit et le juge; elle est élaborée par toutes ses puissances intérieures conscientes et inconscientes. On ne saurait faire double comptabilité : d'une part l'action et d'autre part la pensée; la pensée n'est pas, de soi, « pure », et dans un lieu séparé ». C. Tresmontant, *op. cit.*, pp. 125-126.

19. Dans le langage militaire, « conversion » a gardé son sens étymologique : opérer une conversion signifie pour une troupe en marche changer de direction.

20. Ce caractère de rupture est même outré dans certaines formules de prières, pourtant récitées quotidiennement. On demande le changement à 180 degrés. « Je veux désormais mener une conduite tout opposée à celle que j'ai gardée jusqu'ici ». Prendre cette expression à la lettre pourrait amener des conséquences fâcheuses. Si la conversion est nécessaire, elle ne consiste pas nécessairement à prendre le contre-pied du passé.

par rapport à la voie suivie autrefois qu'on se convertit; mais l'angle de conversion ne se prend pas par rapport au passé. La différence avec le passé est une conséquence, elle ne marque ni la justesse ni la valeur de la conversion.

Il est certes profondément avantageux, et même nécessaire de revenir sur le passé, pour éliminer une trop haute opinion de soi-même et prendre conscience de sa misère; mais non pour s'y arrêter.

La conversion ne se centre pas sur les péchés; comme si son but était atteint quand elle était parvenue à les faire déplorer. Sans doute elle est associée à la pensée et au fait du péché. Celui-ci tient une large place dans la conversion. Se convertir, c'est regretter ses fautes, s'en détourner, s'éloigner des occasions d'y retomber. Le spectacle qui occupe le devant de la scène est celui des péchés. Il faut bien arrêter ses regards à leurs dégradantes laideurs pour prendre conscience de sa propre misère et secouer son inertie. Les auteurs spirituels n'ont garde d'édulcorer le tableau. Celui-ci prendra même, à certains moments, une telle ampleur qu'il pourra sembler ramener à lui toute la conversion.

Au début des *Exercices Spirituels,* saint Ignace de Loyola propose au retraitant les deux considérations suivantes : « ...Je considérerai toute la corruption et l'infection de mon corps... je me regarderai comme un ulcère et un abcès d'où sont sortis tant de péchés, tant de crimes et tant de souillures honteuses [21] ». Des réflexions semblables se retrouvent souvent dans la littérature ascétique. Elles ne sont que l'écho des aveux de pénitents célèbres, se reprochant leurs péchés, leurs blasphèmes, leur luxure, leur orgueil, leur égoïsme avec une entière loyauté [22]. Des saints, dont l'existence n'aura pas connu de chutes graves, se reprocheront avec une douleur qui paraîtra disproportionnée telle négligence ou saute d'humeur [23].

Mais cet étalage de misères, s'il peut faire germer dans l'homme pécheur une tristesse salutaire (*II Cor.,* VII, 9-11), ne s'y borne pas. L'impression qui se dégage n'est pas un regret stérile devant des ruines accumulées. Le repentir a bien pour objet le péché; mais

21. *Exercices Spirituels,* 1re semaine, 2e exercice, 2e point.

22. *Le livre de la Bienheureuse sœur Angèle de Foligne du tiers ordre de Saint François,* Documents originaux édités et traduits par le P. Paul Doncoeur, Paris, 1926.

23. Saint Louis de Gonzague tomba en syncope dans le confessionnal, où il accusait des fautes qui nous paraissent bien vénielles. Cfr Delpierre et Noché, S. J., *Saint Louis de Gonzague et la Renaissance italienne,* 1926, p. 90. Sainte Thérèse d'Avila, dont la vie ignore les fautes graves, reviendra constamment dans son autobiographie sur la fidélité qu'elle garda à Dieu à l'époque dont elle parle, mais qui fut si compromise depuis. On arrive à la fin de l'ouvrage, sans avoir jamais rencontré, ne fût-ce que par allusion, la faute qu'on pourrait qualifier grave. Malgré une vie toute donnée à Dieu, le sentiment de sa condition pécheresse, ni la nécessité de la conversion n'avaient été évacués chez la sainte d'Avila.

à travers la considération des fautes, il poursuit un but positif. « Quand le profane en médecine, écrit Scheler, aperçoit sur le corps des éruptions, des pustules, des protubérances ou toute autre déformation de peau et de tissu assez répugnante d'aspect, accompagnant normalement la cicatrisation, il les soupçonne d'abord de n'être que des symptômes d'affections organiques. Seul le pathologue pourra lui démontrer en détail que ces phénomènes représentent une opération fort subtile et ingénieuse de l'organisme, se libérant de certains poisons par autoguérison; et que même des sources de lésions dont l'organisme aurait à souffrir sans l'intervention de ces phénomènes se trouvent ainsi, fréquemment, canalisées. Le simple tremblement n'est pas seulement le symptôme de la sensation du froid, mais aussi le moyen somatique de nous procurer de la chaleur.... De même le repentir exerce, à côté de sa fonction répulsive, et pour ainsi dire en raison de celle-ci, une fonction libératrice et constructive [24]. Seul un esprit superficiel verra, dans le repentir, le symptôme d'une quelconque désharmonie de notre âme, voire un fardeau inutile, qui nous entraîne à notre perte, plus qu'il ne nous favorise [25]. »

Le regret de ses fautes est cette « opération fort subtile et ingénieuse » par laquelle la vie religieuse et morale retrouve équilibre et santé. Ce qui se dégage de la méditation de ses propres péchés, du souvenir douloureux de ses fautes, n'est nullement une impression de désespoir, pas même de ralentissement dans la marche vers l'avenir [26]. Bien au contraire, c'est le jaillissement d'une confiance exubérante, d'un amour inconfusible.

Si les fautes s'amoncellent aux yeux du pénitent, c'est qu'elles constituent pour lui le socle monumental sur lequel s'est dressée la miséricorde de Dieu. Il embrasse, d'un seul regard, le piédestal et la statue qu'il porte. L'amour qui illumine le tout, en le transfigurant, fait voir chaque élément à sa place dans l'ensemble. Au Calvaire, sur les crimes des hommes, est plantée la Croix. C'est elle, et non les péchés des hommes, qui donne à la scène sa consistance. C'est sa lumière qui attribue à chaque phase de la Crucifixion sa vraie forme et sa couleur.

Si, de nos jours, la pensée du péché est reléguée aussi loin que possible, parfois même oubliée; si d'aucuns redoutent beaucoup plus,

---

24. Max Scheler, *Le sens de la souffrance*, Paris, Aubier, 1936, « Repentir et renaissance », pp. 77-78; voir aussi pp. 83-90.

25. De la Liturgie du Vendredi Saint, les impropères ne sont pas les reproches d'un Dieu qui veut maintenir ou enfoncer le pécheur dans la honte. Dieu les adresse à son peuple pour faire surgir, du rappel de ses fautes, un amour plus total.

26. « L'issue n'est pas en arrière dans le regret stérile ou le remords. Elle est en avant dans la réflexion et la générosité ». Nédoncelle, *De la Fidélité*, 1953, p. 177.

et parfois avec justesse, les inconvénients du sentiment de culpabilité [27], c'est qu'ont disparu à l'horizon les coordonnées de la Croix. Pour un chrétien, le sens du péché est complémentaire du sens de Dieu. Le péché, considéré à part de la miséricorde divine, n'est souvent qu'une ouverture au désespoir.

Certes, l'examen de conscience sur le passé découvre dans ses fruits le mal de la racine. Il permet de déterminer les occasions dans lesquelles on bronche, celles contre lesquelles la mise en garde est de rigueur. En outre une étude plus attentive de ses fautes et de leurs causes aide à se connaître et à se garantir des futurs écueils. Le retour sur le passé permet de juger son propre comportement. D'autant que ce ne sont pas seulement des actes qui, par là, sont atteints, mais la personne même qui les a posés.

Mais revenir sur le passé doit être avant tout un moyen de voir à l'œuvre la miséricorde de Dieu, qui, après avoir pris l'initiative de nous appeler, ne s'est pas lassée de nous poursuivre de son amour, et de nous ramener vers Lui. Ainsi nos relations avec Dieu se situent dans leur exacte vérité. Le passé n'est pas le point par rapport auquel la conversion s'opère. Celle-ci est une démarche qui regarde et utilise le passé pour aller vers l'avenir.

3. *Le sens positif de la Conversion*

Le regret de ses fautes, le repentir apparaît, à première vue, restrictif, gênant, freinant l'expansion de la vie. Il s'accompagne de tristesse et de douleur. Il éclate en sanglots. C'est la manifestation naturelle du regret d'avoir mal agi, de s'être éloigné de Dieu. Comme il est le sentiment le plus ordinairement lié à la conversion, au point de paraître l'exprimer dans son essence, la conversion elle-même apparaîtra sous un angle négatif [28]. En réalité, nous venons de le voir, le repentir opère la conversion par la modification intérieure qu'il accomplit[29]. Son aboutissement final n'est pas le regret des fautes mais la remise en marche vers Dieu, en de telles conditions que ce qui fut primitivement obstacle devient tremplin vers la sainteté. L'action du repentir s'avère éminemment positive. Elle est la reprise de l'orientation vers Dieu.

Le sens positif de la conversion est clairement affirmé chez le

---

27. Il y aurait lieu d'étudier le sentiment de culpabilité, mais ce n'est pas le but du présent travail.

28. Pour s'en rendre compte, il suffit de mettre en parallèle les versets de l'Evangile et les pages de J.-P. Sartre, dans *Les Mouches*, 1943, Acte I, scènes 2 et 3.

29. « Le repentir, en ce qu'il a de rationnel, n'est pas autre chose que le début d'une récupération. En ce sens, assumer pleinement la présence de son péché, c'est se convertir ». Nédoncelle, *op. cit.*, p. 175.

Baptiste. La perspective dans laquelle il place ses auditeurs n'est pas celle de leurs péchés. Aucune tentative pour les faire macérer dans le sentiment morbide de leurs fautes. C'est, aux antipodes, la vision glorieuse et exaltante du « Royaume de Dieu » tout proche (*Mt.*, III, 2 et par.; cfr aussi *Mt.*, I, 15). Le Baptiste ne demande pas aux Juifs de se retourner vers leur passé et de s'attarder à en dénombrer les vilenies, mais de regarder devant eux, vers la venue imminente du Messie. Loin de les ramener en arrière, l'effort de conversion va au contraire les jeter vers l'avenir, à la rencontre de « Celui qui vient » après lui, mais qui est plus grand que lui, dont il n'est pas digne, lui Jean, de délier la courroie des chaussures » (*Luc*, III, 16).

Les prophètes, avant Jean, ne parlaient guère autrement. On trouvera chez eux sans doute le rappel des fautes d'Israël (*Jér.*, XXXV, 15) ; mais la plupart du temps ce sont des invitations à se convertir vers Yahweh. Comme le déclare solennellement Yahweh « Tournez-vous vers moi pour être sauvés, gens de toute la surface de la terre, car je suis Dieu sans égal » (*Is.*, XLV, 22), ou dans ces lignes de Joël, que reprennent les versets du 3e nocturne de Matines, au 1er dimanche de Carême : « Revenez à moi de tout votre cœur, avec des jeûnes, avec des larmes et des lamentations. Déchirez vos cœurs et non vos vêtements, et revenez à Yahweh, votre Dieu » (*Joël*, II, 12). Tel encore ce début du Prophète Zacharie : « Revenez à moi, oracle de Yahweh des armées, et je reviendrai à vous » (*Zach.*, I, 3).

Que la conversion s'intéresse au passé et au péché, nul n'en disconviendra. Mais à la condition de rester persuadé, qu'en considérant le passé, c'est à l'actuel qu'elle s'attache, à l'avenir qu'elle veut faire surgir. En regardant le péché, c'est au Christ qu'elle pense. Son rôle n'est pas terminé devant l'effort positif de sainteté, elle est cet effort même et finalement se confond avec lui.

III. VIE CHRÉTIENNE ET CONVERSION

1. *La vie chrétienne sous l'angle de la Conversion*

Car la conversion est en somme toute la vie chrétienne. Elle est la condition permanente de notre marche vers Dieu. Il n'y a pas de fidélité à notre vocation d'enfants de Dieu sans ce souci de toujours redresser la direction et de réorienter notre route.

De même qu'elle recouvre tout l'enseignement du Maître, la conversion résume aussi la vie chrétienne. On peut embrasser celle-ci d'un seul regard, en l'envisageant sous l'angle de la conversion.

La conversion ne se limite pas à certains moments, ni à certaines situations.

Elle n'est pas une condition préalable à la vie chrétienne, une sorte

d'antichambre par où on s'introduira dans le royaume. Il ne faut pas d'abord se convertir, pour ensuite entreprendre un travail positif et constructif. Une telle conception de la conversion, ou plutôt une telle mise en œuvre de la conversion, peut fournir, dans un effort ascétique de reprise spirituelle, un réel profit. Le retraitant a besoin de voir clair en son âme. Il va donc isoler, afin de les examiner à loisir, des éléments qui, tout au long de son existence, ne cessent de s'entremêler et de constituer sa vie même, sa réponse à l'appel du Christ. Il sera fort utile de s'arrêter, au début d'une retraite, sur la nécessité de détruire ce qui s'oppose à la marche vers le Christ, de regarder la tâche de déblaiement qui s'impose à qui ne veut pas constamment trébucher sur le chemin. Sans cet effort de lucidité et cette opération de désentrave, on risque fort de ne pas repartir avec l'agilité et la sécurité nécessaires et de chopper dès les premiers pas.

C'est pourquoi on devra, comme dans les *Exercices Spirituels,* passer les premières journées à prendre conscience du péché dans l'humanité et en soi, examiner les obstacles qui ont spécialement gêné la marche ou détourné de la voie droite. On pourra momentanément considérer le péché comme le point central des préoccupations de l'heure. Ce travail de déblaiement opéré, les entraves immédiates rejetées à la manière du chasseur qui se débarrasse des ronces accrochées au passage, la marche en avant reprend.

En réalité, elle n'avait jamais cessé. Les moments de halte font partie de la course et permettent de la poursuivre. Ils doivent être jugés dans l'ensemble du voyage qui n'est pas un ensemble d'événements juxtaposés. La vie spirituelle exige des haltes, du nettoyage, des cures de désintoxication. Cette cure spirituelle fait partie de la conversion; elle n'en épuise ni les exigences, ni la signification.

La conversion est assurément l'attitude initiale de salut. La vie chrétienne la suppose à son origine. Elle débute par là. L'entrée dans la vie chrétienne ne peut être qu'une conversion. L'« homme nouveau » (*II Cor.*, V, 17), que tout chrétien doit réaliser, suppose une orientation neuve, une transformation intérieure, une nouvelle finalité poursuivie.

Il est aussi des époques, dans la vie des individus et des groupes, où l'accent doit être mis spécialement sur la conversion. L'homme qui s'est laissé aller doit passer par des périodes où il appuiera fortement sur la transformation douloureuse qu'exige la lutte contre le péché installé ou reparaissant.

Mais à ces moments et à ces situations ne se limite pas la conversion.

Lorsqu'avec le Christ, d'autres valeurs auront paru, que Jean le Baptiste ni les Prophètes avant lui n'avaient annoncées (*Mt.*, V, 21 à la fin; *Joh.*, XIII, 34), la conversion ne sera pas évacuée. Les

valeurs nouvelles prêchées par le Christ, la charité, occuperont le devant de la scène. Elles se situeront au centre; autour d'elles les autres se disposeront.

Mais, la conversion, l'effort et la transformation qu'elle suppose, demeurera indispensable.

2. *La Charité n'évacue pas la Conversion*

Les exigences de la conversion n'en seront pas diminuées. L'effort de retournement, de changement de direction, s'il est pénétré, illuminé par l'amour, n'en est pas moins exigeant. Il perdra peut-être son caractère de contrainte, imposée à une volonté de prime abord récalcitrante ou répugnant à une démarche vers laquelle elle ne se sent pas inclinée. Pour autant, l'effort n'en sera pas moins pressant, moins contraignant, n'en exigera pas moins de transformation intérieure. L'effort de retournement ne deviendra que plus total, descendant jusqu'au fond de l'homme, s'insinuant jusqu'au plus intime de ses pensées. L'amour est autrement totalitaire que le devoir. C'est sur l'amour que l'accent sera placé, non sur l'effort, au point de lui ôter sa dureté ou de faire aimer cette dureté même [30], assumée dans cette valeur supérieure, l'amour. Mais il n'est pas moins vrai que la conversion reste toujours nécessaire; celui qui aime devra l'accepter et travailler à la réaliser, tout au long de son existence. On peut se convertir par crainte, mais on peut aussi et plus profondément encore se convertir par amour.

3. *La Vie Chrétienne est une conversion*

La conversion est une attitude à garder toute sa vie. On ne peut ni comprendre, ni vivre le message du Seigneur, sans une transmutation de ses pensées, de ses manières de voir et d'agir. On ne peut accepter l'Evangile sans une conversion totale et constante. Même après la Croix et la Résurrection, la « metanoïa » des disciples n'est pas consommée. Ils auront encore besoin de « conversion », de retournement intérieur. Sinon ils n'auraient pas demandé à Jésus, au moment où Il allait s'élever au ciel, si le temps était enfin venu où Il rétablirait le royaume d'Israël (*Act.*, I, 6). La transformation profonde de leur être religieux n'était pas terminée. Leurs « pensées n'étaient pas celles » du Christ (*Is.*, LV, 8).

La conversion se confond avec cette transformation radicale et jamais achevée qui tend à faire de nous des enfants de Dieu. Nous ne pouvons continuer à le rester et aussi à le devenir plus entièrement

30. « Ubi amatur, dit saint Augustin, non laboratur; aut si laboratur, labor amatur. »

qu'à la condition de nous retirer sans cesse des infidélités qui nous dévient et de reprendre la direction vers le Christ.

Le navire qui, de Marseille, veut gagner Alger, n'atteindra pas cette ville si le pilote se contente, une fois hors de rade, de mettre le cap sur Alger. La direction est juste certes. Mais, durant la traversée, les vents pousseront, les courants entraîneront le navire. Il ne pourra aboutir à Alger qu'à la condition de reprendre toujours la direction. C'est une conversion constante qui, seule, lui permettra de redresser sa marche. De même le chrétien ne cesse d'être poussé par son tempérament, entraîné par les circonstances. Il a beau avoir pris la bonne direction; il ne peut se reposer sur cette sécurité. Sinon, il se heurte à des déceptions inattendues, aboutit à des conséquences fâcheuses. Est-il besoin de mentionner celles qui proviennent des errements et des chutes? La progression vers la perfection chrétienne avait été conçue comme une marche rectiligne, sans à-coup ni déviations. Chaque jour devait rapprocher du port. Or on s'aperçoit que l'avance est insignifiante, qu'on se trouve à nouveau désorienté. L'itinéraire vers Dieu, on l'avait imaginé autrement. Notre condition de pécheurs, placés au milieu d'un monde pécheur, nous emporte contre des écueils qu'il faut toujours éviter, vers des rivages qui ne sont pas celui auquel nous voulons aborder. Sans cesse la conversion est à reprendre [31].

On a comparé parfois la perfection à une construction qu'on édifierait étage par étage [32]. L'image n'est pas fausse certes; mais elle est sans doute moins exacte que celle du navire. Car la conversion porte sur toute la vie et sur toutes nos démarches. La comparaison du bâtiment laisse supposer que ce qui est construit demeure, qu'on peut laisser l'œuvre inachevée sans doute, mais qu'un résultat est acquis, une certaine hauteur est atteinte, un certain nombre de pièces terminées. Alors qu'à chaque instant, c'est tout l'édifice avec toutes ses parties qui est mis en question. La conversion porte sur tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes.

Le mariage spirituel, lui-même, n'est pas un état qui, une fois

31. Ce désappointement s'étend encore plus large et plus total, quand nous oublions la voie de conversion, sur laquelle se dirigent les membres du Christ ici-bas. Parfaitement habitués à voir dans l'Eglise l'Epouse immaculée du Christ, d'aucuns sont stupéfaits de trouver dans les hommes qui la composent des erreurs et des tares. La distinction, qu'on ne fait plus guère, entre l'Eglise triomphante et l'Eglise militante nous aiderait à voir les choses d'un regard plus lucide. L'Eglise visible du Christ ne peut être véritablement son Eglise que dans la mesure où elle proclame et où elle vit l'effort de conversion, dans la mesure où tous ceux qui la constituent sont persuadés, et d'abord pour eux-mêmes, que la conversion est d'obligation urgente. Cette attitude commande bien des positions et spécialement un véritable réalisme et une profonde humilité.

32. Il n'est nullement question d'incriminer tant soit peu sainte Thérèse d'Avila qui divise le château intérieur en 7 demeures, mais qui n'omet pas de montrer que ce sont les valeurs de conversion, qui permettent d'entrer ou de se maintenir en chacune.

obtenu, dispense désormais de tout retour pénitentiel. Si, dans l'extase, certains moments peuvent faire oublier l'effort purificateur, la vie du mystique n'est jamais à l'abri de la retombée dans les nuits pénitentielles.

L'obligation de se convertir s'impose à tous les stades de la vie religieuse.

Le langage lui-même le met en lumière. L'entrée dans l'Eglise, pour quelqu'un qui, jusque-là, vivait au dehors, s'appelle conversion. A l'intérieur de l'Eglise, quitter l'habitude du péché pour une vie plus conforme aux exigences religieuses se nomme aussi conversion. Chez de nombreux auteurs spirituels laisser la vie dans le monde et entrer dans l'état religieux sera qualifié : conversion. A l'intérieur de certains ordres, le parachèvement de la formation dont le but, après des années d'expérience, est de donner au religieux la ligne et l'impulsion définitives, prendra encore le nom de conversion [33].

Le choix du même vocable, pour désigner des états si divers de la vie chrétienne, depuis l'entrée dans l'Eglise jusqu'à l'effort pour pousser au plus haut degré la réponse aux exigences divines, montre que cette condition de toute vie chrétienne se retrouve à chaque étape. Elle marque particulièrement le passage, le contraste, le retournement. Mais aussi, la vie chrétienne n'est pas une suite de moments juxtaposés ; elle est une compénétration constante de la grâce qui appelle et de la volonté qui répond. Du côté de l'homme, elle est un effort sans cesse contrecarré, toujours obligé de se reprendre.

La conversion sera le rythme même de cet effort constant pour maintenir et reprendre l'orientation généreuse.

L'attitude de conversion n'est pas réservée à ceux qui ont à se retourner contre le péché envahissant ou les habitudes déprimantes, elle s'impose à tous ceux qui veulent suivre le Christ, quelle que soit la détermination ou la rapidité de leur allure.

4. *Conversion et Fidélité*

Envisager la vie chrétienne sous cet angle de la conversion lui donne un visage inachevé, en fait une situation jamais complètement installée, une perpétuelle reprise de ce qu'on fait et de ce qu'on doit être. Ni efforts bien appliqués ni générosités incontestables ne réussiront à consommer toute justice. D'où cette situation si peu confortable de l'homme qui sait qu'il doit accepter de changer sans cesse. Le besoin de tranquillité, de sécurité pousse à chercher sa voie sur un autre terrain. Il est des spiritualités différentes ; et chacun, dans le Corps du Christ, doit remplir une fonction particulière. Mais au

33. *La vie et la doctrine du P. Louis Lallemant, S.J.*, texte primitif revisé et annoté par le P. Al. Pottier, 1924, p. 118.

fond de chaque vie chrétienne, à l'intime de chaque vocation comme dans la conduite de l'Eglise, doit se retrouver cette acceptation de la conversion. Tout comportement qui l'éliminerait afin de trouver un état plus stable, se fourvoierait. L'assurance, qui en découlerait, ne serait qu'illusion.

Ce n'est pas à dire que cette attitude de conversion réside dans le changement. Elle a une continuité et une stabilité que rien ne déroute. Mais ce n'est pas, comme nous l'attendrions souvent, la sécurité d'un chemin construit. C'est moins l'itinéraire suivi qui est notre assurance, que le Christ vers lequel nous allons. Mais parce qu'on ne va pas vers Lui selon une ligne droite qui n'admettrait aucun danger de déviation, notre sécurité n'est pas de garder jalousement une voie parce qu'elle a été suivie jusqu'à présent. Elle est de ne cesser jamais de réorienter nos pas vers Lui.

C'est de ces réorientations constantes qu'est faite notre fidélité au Christ. Une conception simpliste de la fidélité porterait à la placer dans la répétition attentive des mêmes gestes, des mêmes démarches. La fidélité, telle qu'elle ressort de l'Evangile, est autre. Elle ne se fixe pas en gestes toujours semblables[34]. Elle n'est pas enclose en des formules de vie ou d'action mais dépend de la volonté et du choix infiniment libres du Christ. La formule par laquelle s'expriment couramment ce choix et cette volonté est : « Suis-moi »[35]. Elle n'exalte aucune forme particulière de vie[36] en elle-même. Elle fait consister toute la vie chrétienne à suivre le Christ. Mais les routes ne sont pas construites d'avance. Il ne suffira pas de s'y engager et d'avancer, sans plus s'occuper de la direction, certain qu'elles aboutissent nécessairement au Christ.

Il serait spécialement utile de nous le rappeler au milieu des bouleversements innombrables que nous impose le monde actuel. Dans le désarroi qui en résulte, voulant garder notre fidélité, nous avons besoin de ne pas confondre le Christ qui demeure le point fixe vers lequel nous avons toujours à nous tourner, et les moyens[37] jusque-là

34. Jésus a guéri des malades, le jour du sabbat, non par indifférence à la loi mosaïque : « Je ne suis pas venu abroger la loi » (*Mt.*, V, 17) mais par fidélité à une exigence plus haute : « Le sabbat est fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat » (*Mc*, II, 27). La sainteté n'est pas fixée par l'accomplissement de gestes habituels, quelle qu'en soit la valeur, mais par la réponse que nous disons au Christ dans l'appel du moment présent, de l'événement.

35. *Mt.*, VIII, 22; XIX, 21; *Mc*, II, 14; X, 21; *Lc*, V, 27; *Jean*, I, 43; XXI, 22.

36. Il y a dans l'Eglise des formes de vie de perfection. Ce sont des états de vie qui aident puissamment le chrétien qui y est engagé. Mais la sainteté de ce chrétien dépendra de la fidélité avec laquelle il accomplira la volonté de Dieu sur lui. Cette volonté de Dieu n'est pas fixée uniquement par les observances de cet état de vie, mais par toutes les circonstances dans lesquelles il est placé.

37. Dans cette catégorie de moyens qui peuvent être modifiés, il va sans dire que nous ne plaçons pas les conditions essentielles de la vie chrétienne : prière,

mis en œuvre pour l'atteindre, mais qui peuvent ou doivent être modifiés. Les changements d'optique, de manières de penser et d'agir entrent pleinement dans l'effort de conversion. La fidélité au Christ les suppose.

Il s'agit là aussi de transformations profondes et qui ne vont pas sans douleur. Car ce sont parfois des idées et des méthodes auxquelles on reste attaché, parce qu'elles se révélèrent utiles et qu'elles avaient fini par faire partie de nous-mêmes. Loin de nous la pensée de diminuer tant soit peu la valeur des pratiques et des méthodes, surtout à une époque qui pécherait plutôt par le peu de cas qu'elle en fait. Pratiques et méthodes sont éminemment bienfaisantes, mais à leur place.

Peut-être s'épargnerait-on beaucoup de déconvenues, éviterait-on beaucoup d'impasses, et cela jusque dans les milieux les plus attachés à l'Eglise, si au lieu de concevoir la fidélité comme un itinéraire fixé une fois pour toutes et dont on ne doit, pour aucun motif, s'écarter [38], on l'envisageait comme une conversion constante vers le Christ. Alors le point fixe, celui qu'on ne perd jamais du regard, l'unique nécessaire, étant le Christ, tout le reste — et spécialement les richesses de la tradition dont on est dépositaire — s'organiserait, non pas en lui-même et comme constituant une valeur propre en soi, mais par rapport au Christ.

Convaincu que l'essentiel demeure la conversion au Christ selon l'esprit dans lequel on a été appelé à Lui, on serait moins gêné par une multitude d'habitudes durcies ou même sclérosées qu'on a érigées en absolus [39] et qui ne subsistent en fait que comme impedimenta.

La fidélité au Christ, telle que la présente l'Evangile, ne se réduit pas à des formules de vie, si sublimes soient-elles. La ramener exclu-

---

renoncement, appartenance à l'Eglise. Il n'y a qu'un Evangile, le même à toutes les époques, celui que le Christ a prêché, auquel il n'est pas permis de changer un « iota ». Nous entendons seulement certaines formes de prière, de renoncement qui peuvent être ou ne pas être, sans que pour autant le Message du Christ soit le moins du monde altéré. Les Vêpres sont un des moyens approuvés par l'Eglise pour sanctifier le dimanche. Qui oserait dire que les plus chrétiens de nos membres d'Action catholique ne peuvent sanctifier leur dimanche et leur vie sans les vêpres dominicales? D'autres moyens de sanctification peuvent, suivant les situations, remplacer les vêpres.

38. Cfr Nédoncelle, *De la fidélité*, Paris, 1953. « Le terme éthico-religieux de la fidélité. Deux exemples de Délégation axiologique : Vie en religion et Vie familiale », n° 964.

39. Nous signalons ici la tentation et le danger de faire de ces pratiques un absolu. Telles pratiques peuvent être excellentes à telle époque, dans telle situation, pour telles catégories de personnes. Mais elles ne s'imposent pas comme le Christ. Et certes personne n'en disconviendra en théorie; mais en pratique on les regardera comme intouchables et on leur attribuera une efficacité surnaturelle en elles-mêmes, alors qu'elles la tirent uniquement de la position qu'elles occupent dans notre vie par rapport au Christ. On canonisera les moyens, comme s'ils étaient une fin en soi. C'est alors que certaines pratiques, de libératrices et exaltantes qu'elles furent, deviendront restreignantes et asservissantes.

sivement à des pratiques, c'est l'atrophier singulièrement, et jusqu'à un certain point la fausser. La disponibilité à Dieu, que suppose l'attitude de conversion, est cette fidélité même. Fidélité aux appels multiples et, dans leur variété, infinis, que le Christ constamment nous adresse dans l'événement.

Fidélité qui porte en elle un antidote à la satisfaction de soi ; car elle ne se présente pas comme une générosité nouvelle s'ajoutant à celles déjà réalisées ; elle ne fournit pas l'image d'une progression déjà considérable sur une route étalonnée. Il est moins question de progrès nouveau à réaliser que d'orientation à rectifier et à reprendre. On s'enorgueillit plus facilement d'un progrès à faire que d'un réajustement, d'une conversion à opérer. La conversion nous ramène pour ainsi dire toujours à recommencer. Peut-être l'esprit d'enfance, dans l'Evangile, consiste-t-il à ne jamais se croire bien avancé. Peut-être aussi faut-il situer dans cette perspective les multiples rénovations, renouvellements de vœux, qui émaillent la vie religieuse. Il s'agit de réaffirmer son idéal et de voir comment s'y maintenir fidèle, en faisant le point par rapport au Christ.

5. *Conversion et reprise sanctifiante du passé*

La conversion exprime la fidélité de la vie chrétienne. Mais elle va plus loin. Ce qui fut d'abord indifférent ou hostile au Christ, elle le reprend et le réoriente vers Lui. En transformant notre vie et sa direction, elle change le sens de notre passé défectueux. Notre passé en effet ne s'est pas détaché de nous comme un objet sur lequel nous n'aurions plus aucune prise. Nous le portons avec nous. Il n'est jamais complètement aboli. Il fait partie de nous, pèse sur nos déterminations ou les aiguillonne. Dans notre présent il est toujours actuel, non à la manière d'un souvenir ou d'une pièce de musée, mais intégré à notre personnalité. C'est grâce au présent qu'il peut être transformé, ou plutôt que notre conduite peut lui donner un tout autre sens [40]. Tout dépend de l'utilisation que nous en faisons. Il peut demeurer à l'état de climat malsain, de blessure mal fermée, de point faible toujours prêt à s'envenimer. Il peut aussi devenir appel à la vigilance, conviction de la bonté divine qui nous a pardonnés, stimulant de notre purification et de notre libération. Toutes ces initiatives qu'il a fallu rectifier, ces chutes dont il a fallu se relever, ces essais qui ont paru infructueux ne restent pas efforts manqués, temps perdu. Ils se convertissent en moyens de sainteté : « L'action intégra-

40. « Le repentir se mêle perpétuellement à l'initiative créatrice. L'ambition de la fidélité est de récupérer même les traîtrises commises au dedans ou subies au dehors. Le pardon, sous cette forme extrême, s'appelle rédemption. » Nédoncelle, *op. cit.*, pp. 196-197.

le d'une expérience dans la totalité de notre vie appartient à sa signification et à sa valeur définitives; chaque expérience de notre vie passée demeure indéterminée quant au sens et incomplète quant à la valeur tant qu'elle n'a pas produit tous ses effets possibles... Avant la fin de notre vie, tout notre passé, du moins quant au contenu de sa signification, n'est toujours que le problème : que pouvons-nous en faire [41] ? »

Grâce à cette position nouvelle que la conversion fait prendre devant les événements, en vertu de cette transformation intérieure qui permet de changer en occasions de sainteté ce qui en fut l'obstacle et la négation, la conversion rend possible l'utilisation de notre passé. Le poids qui l'a d'abord arrêté peut ensuite peser sur la vie et la pousser vers Dieu. Dans l'Evangile comme dans l'histoire de l'Eglise, les hommes, dont l'existence débuta par les fautes les plus lourdes, furent souvent parmi ceux qui avancèrent le plus loin dans la ligne de la sainteté. Ne le doivent-ils pas à cette force de conversion dont ils furent animés? Le passé n'est pas un objet extérieur, rejeté de l'existence, mais une permanence que le présent utilise et transforme. Le péché n'est pas un être ayant sa consistance en lui-même, mais une qualité morale qui affecte l'homme. Ce péché peut être retourné à l'inverse de sa direction initiale par la conversion. « A ceux qui aiment Dieu tout tourne à leur bien », dit saint Paul (*Rom.*, VIII, 28), « même les péchés », ajoute saint Augustin. L'évêque d'Hippone parlait d'expérience. La conversion s'achève dans la perfection de l'amour.

6. *Conversion et Amour*

Non seulement elle transforme en amour ce qui fut indifférence ou hostilité, mais elle fait accéder, dans cet amour, à des profondeurs qu'on atteindrait difficilement sans elle. Le pharisien qui invita Jésus à dîner n'entretenait pas de mauvaises dispositions à son égard. En accueillant Jésus, il lui témoignait de l'estime. Un repas était une sorte de communion. Un lien de participation s'établissait entre l'hôte et ses convives. L'absence de détails cérémoniaux : pas d'eau versée sur les pieds, pas de baiser, pas de parfum répandu sur la tête (*Luc*, VII, 44-46), que Jésus relèvera, n'indique pas nécessairement désinvolture de la part du pharisien. Dans les autres repas auxquels Jésus prit part, on ne signale pas ces gestes. On leur attachait vraisemblablement peu d'importance. C'est par comparaison avec l'empressement de la pécheresse que la réception du pharisien paraît froide. Chez le pharisien la correction était observée; chez la pécheresse l'amour éclatait. L'intensité de l'amour chez cette femme n'était pas dû au souci

41. Max Scheler, *op. cit.*, pp. 85-86.

de la loi, à l'observance des prescriptions, mais à la conversion totale qui, en un moment, l'avait retournée et jetée aux pieds de Jésus. L'amour aurait peut-être été moins grand, si les fautes avaient été moins lourdes.

« O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, trop tard, je vous ai connue, trop tard je vous ai aimée » s'écrie saint Augustin [42]. Ce « trop tard » retentira à travers les siècles, et à travers l'histoire de la Rédemption comme l'exigence la plus impérieuse et la poussée la plus irrésistible de l'Amour.

Sans le désir lancinant de rattraper le temps perdu, l'amour s'attiédira facilement. Il n'est pas nécessaire de se hâter lorsqu'on est à l'heure. Se savoir en retard fait avancer plus vite, sans égard à la peine prise, mais avec la seule pensée de racheter le temps et les occasions. La conversion sans cesse fait sentir ce retard.

*
* *

Sous les yeux de « Monsieur Vincent », à la fin du film, la reine de France déroule les travaux immenses qu'il a entrepris pour secourir les hommes les plus déshérités : aumônerie des galères, fondations d'hôpitaux et d'écoles, aides de tous genres pour les malheureux dépouillés par la guerre, créations de congrégations d'hommes et de femmes... Devant l'insatisfaction de son interlocuteur, elle lui déclare : « Mais, Monsieur, que vouliez-vous donc faire? » — « Davantage », est la réponse. Parole, dont l'effet dramatique est puissant, réussite artistique, si l'on veut. Mais c'est la réponse du scénario. Ce n'est pas celle d'un saint.

La réplique de « Monsieur Vincent » porte sur les travaux qu'il aurait encore voulu accomplir, non sur la valeur de sa personne et de ce qu'il a réalisé. « Davantage » situe le héros du film sur le plan de la quantité. La performance, il l'aurait désirée meilleure. Aux hôpitaux et aux écoles, fondés par lui, il aurait voulu en ajouter d'autres. La liste des malheureux secourus aurait dû être plus longue. Le nombre de ses œuvres, il l'aurait aimé plus considérable.

Mais une telle réponse ignore au moins une dimension de la vie chrétienne, celle que donne la conversion. On n'y sent aucune con-

42. Bossuet développera le même sentiment : « en commençant de respirer l'air, nous devrions commencer aussi de respirer, pour ainsi dire, le divin amour : ou, parce que notre raison empêchée ne pouvait pas vous connaître encore, ô Dieu vivant, nous devions du moins vous aimer sitôt que nous avons pu aimer quelque chose. O Beauté par-dessus toutes les beautés, ô Bien par-dessus tous les biens, pourquoi avons-nous été si longtemps sans vous dévouer nos affections? Quand nous n'y aurions perdu qu'un moment toujours aurions-nous commencé trop tard ». Bossuet, *Carême du Louvre, 1662,* V[e] semaine; éd. Lebarcq, IV, pp. 224-226.

science de la condition de pécheur [43] dans laquelle, comme tous les hommes, « Monsieur Vincent » a vécu. On cherche en vain la lumière du Christ qui montrerait « Monsieur Vincent » à sa vraie place : celle d'un homme qui doit vivre la conversion. Elle ne laisse pas filtrer le regret d'un amour qui aurait dû se révéler, non pas seulement plus riche en œuvres, mais « différent », d'une qualité supérieure; emporté dans le mouvement, de ses nécessaires et jamais suffisantes conversions.

*
* *

Il n'est pas de fidélité possible à l'Evangile, si on ne place au centre de sa vie l'effort rédempteur. Celui-ci n'est que l'épanouissement de la pénitence, à son plus haut sommet et dans sa plus éclatante lumière, où il rejoint l'amour. L'amour de Dieu n'évacue pas la pénitence. On ne peut aimer Dieu que dans un grand travail de redressement, de retournement vers Lui, qui inclut au plus haut chef la réalité de la conversion.

Le christianisme n'est pas dans une sorte d'égalité compensatrice, la rencontre de l'amour de l'homme avec l'amour de Dieu qui vient à Lui : Dieu et l'homme se communiquant tout ce qu'ils ont. Don infini de Dieu, don limité de l'homme, sans aucune commune mesure quant à l'essence et à la valeur, mais don total des deux côtés; tous deux fidèles au rendez-vous sur terre. Mais tant que tout n'aura pas été récapitulé dans le Christ, pour y trouver l'équilibre parfait de la Jérusalem céleste, l'amour de l'homme pour Dieu, pour aussi tôt qu'il ait commencé et aussi haut qu'il soit monté, ne sera totalement authentique que dans la mesure où résonnera jusqu'à la consommation de sa vie terrestre l'appel éclatant à la conversion.

Lyon. Eugène ROCHE, S. J.

43. Voir l'article : *Notre condition de pécheurs,* dans la *N.R.Th.*, 1950, pp. 690 et suiv.